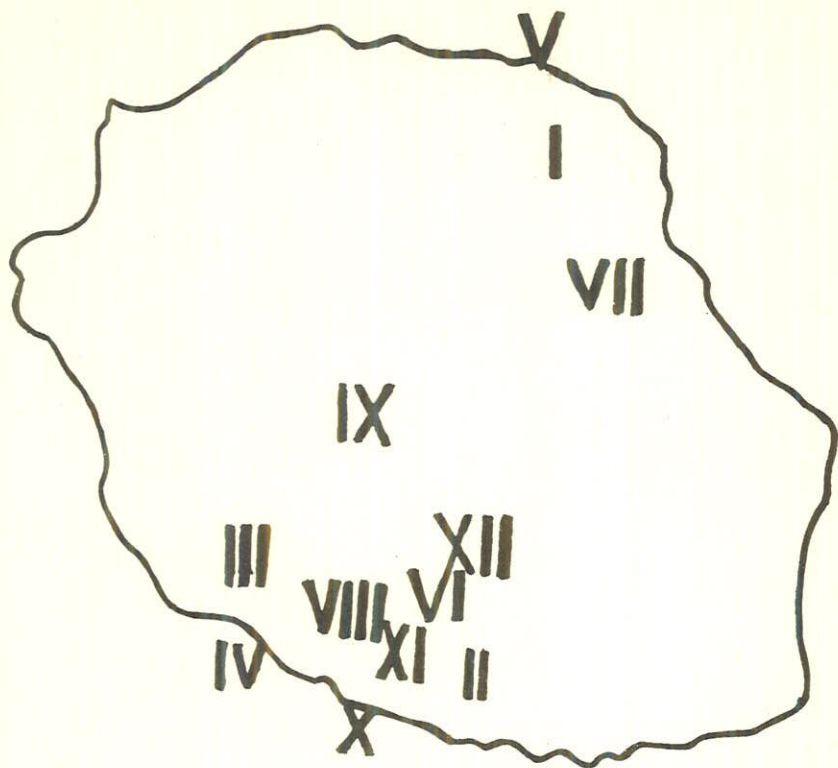


**dix huit crimes
telmudjin**

CKC Imp. St-Joseph



**dix huit crimes
telmudjin**



- | | |
|---------------------------------|---------------------------------|
| I Ravine ^{des} Chèvres | VII Bourbier ^{les} Bas |
| II Mt-Vert-les-Bas | VIII La Rivière St Louis |
| III Etang-Salé-les-Hts | IX Cilaos |
| IV Saint-Louis | X Terre-Sainte |
| V Sainte-Marie | XI Ravine ^{des} Cabris |
| VI La Chatoire | XII Le Tampon |

Nous avons écrit ces textes en nous inspirant des procès de Saint-Denis ou de Saint-Pierre. Les lieux, les dates, la personnalité des accusés et des victimes ont été changés : toute coïncidence avec des noms réels est donc le fait du hasard...

Ce livre a été tiré à 1000 exemplaires non numérotés sur papier blanc surfin 80 grs/m² et à 20 exemplaires sur papier blanc 125 grs/m² numérotés de 1 à 20.

Je m'appelle Honorine Esther. Ma mère est morte à ma naissance. Mon père s'est remarié avec ma tante. Nous vivions au Bras Pistolet, près de Sainte-Suzanne. A 12 ans, en sortant de l'École des Sœurs, j'ai été placée comme bonne chez les Bègue, à Niagara. Le dimanche matin, je prenais le car pour rentrer à la maison. C'était souvent le même chauffeur. Pendant le trajet, nous discutions.

Plus tard, il est venu me chercher avec sa mobylette. Je traversais le gué sur la Rivière Ste-Suzanne pour aller l'attendre sur la route. Il m'emmenait voir la cascade, les tourelles de «La Vigne», les vergers, les jolies propriétés. Nous allions à la pêche, en pique-nique près des bassins...

Et puis, nous nous sommes mariés. Rosaire est toujours chauffeur de car. A la Ravine des Chèvres, je m'occupe de notre case, du potager et de quelques volailles. Nous avons un enfant. L'après-midi, je fais de la broderie, de la couture, je tresse des paniers. Quand Rosaire rentre, nous dînons, parfois chez les parents, parfois à Franche-Terre sous les cocotiers, ou bien près du petit pont de pierre, le plus vieux de l'île, dit-on.

Tout allait bien jusqu'au jour où Moïse est tombé malade. Rosaire et moi consultons plusieurs médecins. Aucun ne guérit notre enfant. Ils le disent condamné. Nous sommes désespérés.

Je me souviens de Sœur Marie-Josèphe. Quand j'étais petite, nous étions allées à Notre-Dame des Hauts. J'avais été émerveillée par cette fillette pâle aux cheveux blonds. Elle n'était pas beaucoup plus grande que moi, couchée dans son coffret de verre, les mains jointes sur sa robe rouge : Sainte-Vivienne. La Sœur m'avait raconté son histoire : décapitée pour avoir repoussé les avances d'un seigneur. Beaucoup de pèlerins obtenaient des miracles.

J'en parle à Rosaire. Ste-Vivienne sauvera notre enfant. Rosaire n'y croit pas.

Je décide d'aller seule à la Chapelle.

Un matin, très tôt, je pars, Moïse dans les bras. Je dépasse Notre-Dame du Bon Secours, j'arrive à l'annexede Bras Pistolet. Je ne suis pas venue depuis si longtemps. Je pousse le battant de bois. Je reconnais l'odeur des cierges, de l'encens, l'obscurité. J'entre. Personne.

Elle est toujours là. Je m'agenouille. Je la supplie de sauver notre enfant.

— Ste-Vivienne, regarde-le. Guéris-le. Je ferai ce que tu diras.

Quand je sors, il est déjà tard.

Rosaire est rentré. Et si c'était à cause de lui ? Et s'il me cachait quelque chose ? Il ne m'accompagne jamais à la messe. Et si quelqu'un lui avait jeté un sort ? Cette nuit-là, je n'arrive pas à m'endormir. Je pense à Moïse. Et puis, je fais un rêve. Ste-Vivienne me parle.

— C'est Rosaire, disait-elle. Il y a une quinzaine d'années, il a profané des tombes et mis le feu à un tabernacle...

J'ai essayé de le défendre. Elle est restée inflexible :

«Il doit périr par le feu. Si Moïse est malade, c'est à cause de lui».

Je me réveille en nage. Je ne me rendors pas. «Périr par le feu...» Qu'a-t-elle voulu dire ? Accident de car ? Explosion d'une bouteille de gaz ? La foudre ?

Toute la journée, le rêve me hante. «Périr par le feu...»

Moi ! C'est moi ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'est moi, bien sûr. Je dois l'immoler par le feu. Je dois sauver mon enfant. Mais, mon mari... Je n'aurai jamais le courage. Alors le visage de Ste-Vivienne... Les souffrances de Moïse. Oui, je dois le faire.

Lorsqu'il rentre, comme chaque soir, il va embrasser son fils. L'enfant se met à hurler. Ma décision est prise. Pendant le repas, Rosaire essaie de me faire sourire. Je n'entends rien. Je prie Ste-Vivienne.

Je le laisse s'endormir. Je vais chercher le bidon d'essence qu'il a toujours en réserve. Je l'asperge, craque une allumette, arrache Moïse de son berceau et le précipite dehors.

Les flammes ronflent sous la tôle. C'est le brasier pour la petite sainte. Le sacrifice qu'elle m'a demandé.

L'autopsie a mis à jour une multitude de blessures. L'un des coups a atteint la face antérieure droite du crâne. Les médecins ont relevé quatre plaies secondaires avec enfoncement des chairs, quatre plaies franches à la face, une vaste zone d'ecchymoses sous la carotide et une violente contusion au larynx, sans doute occasionnée par une manchette très forte faite avec le tranchant de la main ou à l'aide d'un objet contondant. La victime, le visage fracassé, est morte en quelques minutes.

Un matelas imbibé de sang. Sur le matelas, une hache. Des taches brunes et rouges, quelques cheveux collés souillent le tranchant. Les mouches. Quatre bouteilles de rhum vides. Le long des murs lézardés, la mousse et les champignons dessinent des auréoles glauques. Pas de porte. Sur des vestiges de caisse, une bougie à demi-consumée. Le sol de ciment est crevassé par endroits. Les mouches. Et les odeurs : relents de misère, crasse, excréments, cancrelats, ... crime.

A l'extérieur, quelques buissons de galaber, d'esquine.

Je lui ai fracassé le visage et le corps à coups de hache. J'ai transporté le cadavre dans une grotte près d'ici. Je l'ai recouvert de terre et de cailloux.

Je m'appelle Thésée Gigan. J'habite à Mont-Vert-les-Bas. J'ai seize frères et sœurs. A la mort de mon père, ma sœur aînée nous a élevée. J'ai été à l'école, mais ne sais ni lire ni écrire. J'étais souvent malade.

Dès l'âge de seize ans, je travaille comme manœuvre, puis maçon et couvreur. J'essaie de mettre de l'argent de côté, pour m'installer à mon compte. Depuis peu, j'occupe une place de grutier : j'ai atteint un certain niveau.

J'ai construit ma maison de mes propres mains - bien sûr, comme maçon et couvreur, j'avais des facilités - pour Marie-Mone et notre enfant. Sept ans ont passé dans le bonheur. Entre-temps, six autres enfants sont nés.

A la naissance du dernier, Marie-Mone demande à sa sœur Hélyette - 18 ans - de venir l'aider dans le ménage. Hélyette, qui avait travaillé à Saint-Pierre, laisse entrevoir à ma femme une autre vie... Les deux sœurs sortent souvent. Marie-Mone se désintéresse des enfants. Quand je rentre à la maison, le repas n'est pas prêt. Elle utilise l'argent du ménage pour des robes, des pacotilles, du maquillage. Au chantier, on se moque de moi. Je ne veux pas croire - mensonges, jalousies, bavardages - Six mois de ricanements, de sous-entendus, de silences subits à mon approche : je décide d'en avoir le cœur net. Seul, là-haut dans ma grue, je réfléchis, j'échafaude sans cesse des plans. Je les abandonne. Je les reprends.

Un matin vers 6h30, je fais semblant de me rendre à mon travail. Je me cache derrière la citerne située un peu plus haut que la maison.

Vers 7h, un homme s'approche de la grille. Aussitôt, Marie-Mone accourt. Ils s'étreignent. Ma cour. Ma maison. La maison que j'ai construite. Mon sang ne fait qu'un tour. La colère m'aveugle. Sept ans de bonheur... Je me précipite dans la cuisine, saisis un couteau, bondis vers le couple. L'homme s'enfuit. Je suis seul dans la cour avec Marie-Mone. Me venger ? Pardonner ? L'effrayer ? La corriger ? ... Hélyette apparaît. C'est à cause d'elle... C'est d'elle que vient tout le mal. Marie-Mone me supplie. Je ne l'écoute pas. Je lui plonge le couteau dans la poitrine. Elle s'effondre dans un râle. Hélyette se sauve en hurlant.

Je reste comme paralysé. J'ai tué.

Rapport d'autopsie : traumatisme abdominal ayant entraîné une péritonite. Fracture de l'os iliaque avec déboîtement et écrasement de la tête du fémur. Hémorragies internes.

Etang-Salé-les-Hauts : sur la grande route, devant une maison en construction. Les pierres artificielles en pile rugueuse. Un tas chaotique de galets grenus et dodus. Des amas de graviers, de sable, de gravats, dans les tons gris, ocre, noirs, parfois blancs. Sous une tôle maintenue par deux pierres, des sacs de ciment. Planches de coffrage, tiges de fer, grillages. Une échelle, une brouette, quelques seaux. Le sol est recouvert d'une couche veloutée de poussière, comme d'un pelage.

Dimanche 14 Janvier 1976. Bulletin météorologique : averses et grains orageux l'après-midi et en soirée ; vent de nord faible à modéré entre St-Pierre et St-Leu, variable faible ailleurs ; mer peu agitée ; persistance d'un régime de nord chaud et instable.

Un jeu de tarot. 78 cartes. Le donneur est choisi par tirage au sort : Aristide Hoareau distribue les cartes 3 par 3. Anicet Hoarau entame les enchères... Pousser. Prendre. Petit ou grand chelem. Passer. A la première mise succèdent les mouches... On ne paie ou ne ramasse que la dernière mouche. Ils sont là ; trois, assis sur des pierres.

15h20. Sombre et menaçante, une chape de nuages descend lentement, dissimulant déjà Le Cap et Maniron. Il pleut sur la route qui y monte, escortée de ses cocotiers.

Aigulphe Voireau chute, paie la mouche. Anicet Hoarau ajoute 5...

Amédée Voirot arrive. Au tarot, on peut jouer à 4.

Nouveau tirage au sort. Nouveau donneur. Chaque joueur reçoit 18 cartes. Les annonces se succèdent : pas d'atout... treize atouts... excuse... Voirot ne coupe pas.

16h. La chaleur est étouffante. Le jeu continue. Aristide Hoareau est demandeur du grand chelem. Il gagne. Hoarau et Voireau payent vingt fois la mise. Voirot refuse...

D'énormes gouttes viennent crever la poussière. Un bruit mat.

Voirot refuse. Hoarau et Voireau courent se mettre à l'abri de la pluie...

Galet grenu, dodu, chaud dans la paume, galet sur lequel les phalanges se resserrent, galet où la pluie a dessiné des fleurs noires, galet couleur ciel d'orage... Galet couleur de sang.

Je m'appelle Sylvestre Sauveur. Aîné d'une famille de dix enfants, j'ai dû quitter l'école très tôt pour aider mon père aux champs.

Tous les ans, je m'occupe des letchis. Je suis chargé de les cueillir, de les mettre dans des gonis, de trouver les acheteurs.

En décembre dernier, chaque matin, des fruits ont disparu. Chaque matin, des branches cassées. Sous les arbres : mégots écrasés, traces de pas. Je ne dis rien à mon père. Une nuit, je décide de faire le guet. Je glisse dans ma poche mon pistolet d'alarme. Je me cache dans un manguier. J'attends...

Là-bas dans les cannes, j'aperçois deux silhouettes. Et s'ils étaient armés ? Je suis tout seul. La maison est loin. Seulement un pistolet d'alarme. Mais mon père m'a confié les letchis. Ils approchent. Je distingue leurs sacs. Pourvu qu'ils ne me voient pas. Les effrayer ? Leur faire croire que nous sommes nombreux ? Je voudrais savoir qui c'est. Ils sont maintenant sous le plus gros letchi. Ils se croient seuls. Ils échangent quelques mots. J'ai déjà entendu ces voix ...

L'un d'eux grimpe dans l'arbre. Le sang bat vite dans mes veines. Un craquement. La clarté d'une allumette. Son visage. Alcide Aliferi ! J'aurais dû m'en douter. Et l'autre ? Son frère sûrement. Bruit de branches cassées. Mes letchis ! Je tire. Cavalcades. Les deux frères s'enfuient...

Lentement, je descends de mon arbre. Ils ont laissé leurs sacs. Je les ramasse et les porte à mon père. Je lui raconte toute l'histoire.

Le lendemain, nous allons chez les Aliferi avec les pièces à conviction. Sur le chemin, nous croisons Alcide Aliferi. Je l'apostrophe :

- T'aurais pas perdu ces gonis ?
- T'es fou ? ricane-t-il.
- Où étais-tu cette nuit ?

- Au lit.
- Lit de letchis !
- Letchis ? Quels letchis ?
- Ton frère le sait, lui.
- Mon frère ?
- Je vous ai vus tous les deux. J'étais dans le manguier près du gros letchi. Vous vous êtes sauvés quand j'ai tiré.
- T'as voulu nous tuer.
- C'était bien toi, alors ! s'écrie mon père en l'empoignant.

Ce vaurien ! D'une bourrade, il fait tomber mon père. En un éclair, mon couteau à la main, je me jette entre eux, les sépare. Venger mon père ? Me venger ? ...
Il mourra à l'hôpital.

Cinq coups de couteau ont été portés : deux au niveau de la cage thoracique, trois à l'abdomen. Plaies thoraco-abdominales, plaies du diaphragme, hémorragies internes. Malgré une intervention chirurgicale, elles ont causé la mort.

Quatre fois cinq ans de brutalité. Des années de coups, d'humiliation, de souffrances. Ma mère morte. Mon frère traumatisé à vie : ces blessures ne justifient-elles pas mon geste ?

Ce sang qu'il ne craignait pas de faire couler quand il nous frappait ! Nos cris dont il se moquait ! Ces coups quotidiens ! Ces brimades ! Ces offenses ! Chaque soir, il était saoul. Tous les jours, ma mère pleurait. Et tous les jours cette quête d'une pitance au dépôt d'ordures.

Cinq coups de couteau. Je revois ma mère agonisante sur un grabat. Je l'entends gémir dans le réduit de tôle rouillée. Cinq coups de couteau. Il m'a empêché de prévenir les voisins. Elle est morte. Cinq coups de couteau... C'est cent que j'aurais dû lui donner.

Mon frère à l'hôpital jusqu'à la fin de ses jours. Cinq coups de couteau.

Une fois de plus, ivre, il a pris la barre de fer. Cinq coups de couteau. J'ai tué mon père.

Je m'appelle Rufin Jason. J'ai quitté mes parents pour aller vivre avec Estellie Baret. Sa mère et son petit-père, dit Balaféré, nous ont donné une chambre chez eux. Leur maison se trouve près du cimetière de Saint-Louis. Le père travaille aux Pompes Funèbres. Elles, elles entretiennent les tombes. Moi, j'aide le fossoyeur, les cantonniers. Le soir, nous nous retrouvons autour de la table.

Lundi. Je rentre à la maison, ruisselant de pluie, plein de boue, épuisé. On venait d'enterrer la veuve Trousepanse. Les femmes sont devant la télévision. Balaféré n'est pas là. J'ai faim. Le riz n'est pas cuit. Je ne trouve rien à manger.

— Va préparer le repas.

Elles m'ignorent.

— J'ai faim.

Silence.

— Tu regarderas le film après.

Pas de réponse.

Je lui crie dans l'oreille :

— Es-tel-lie, j'ai faim !

— Fiche-moi la paix, dit-elle sans se retourner...

Bien sûr, tout n'allait pas pour le mieux entre nous. Mais cette seconde famille, c'était bien pratique.

Elle est toujours assise.

Je la gifle. Elle laisse échapper un cri. Balaféré, que je n'avais pas vu arriver, m'empoigne. Surpris, je n'ai pas le temps de réagir. Je sens ma tête heurter violemment le sol.

— Je t'interdis de lever la main sur ma fille !

La mère réussit à le calmer. Je me relève. Etourdi, furieux. Je sors. La pluie me rafraîchit. J'arrive à la boutique. Quelques verres pour me remonter. Je raconte mon histoire à Gabaret.

— Tu ne vas quand même pas te laisser battre par ce vieux crapaud. Si t'as besoin d'un coup de main...

Nous quittons la boutique ensemble.

Le lendemain, je me réveille chez lui. Je me dirige vers le cimetière. Estellie est dans la cour de la maison, occupée à retourner la terre. Je m'approche.

— Pardon pour hier soir.

Elle me sourit.

— Où as-tu dormi ?

Je hausse les épaules.

La voix de Balafré me parvient de la maison :

— J'aurais dû l'étrangler.

— Parle pas de malheur, répond la mère.

— Ce ne serait pas un grand malheur. J'en ai assez de le voir chez moi. Si je le revois, je lui fais son affaire.

Comme moi, Estellie a tout entendu.

— Ne viens plus par ici. Il est capable de te tuer.

Malgré les disputes, on s'aime bien.

Balafré sort de la maison.

— T'es encore là, toi ? s'écrie-t-il.

Il se baisse, ramasse un galet. J'arrache la bêche des mains d'Estellie. Je fonce sur lui... Son visage se couvre de sang. Il chancelle, s'affaisse contre la porte. Je frappe, frappe encore. Ses mains n'agrippent que la boue. La sueur me pique les yeux.

« Tu ne vas quand même pas te laisser battre par ce vieux crapaud ! »

Je m'appelle Gontran Gufflet. Comme mes neuf sœurs, je suis né à Sainte-Marie. A 10 ans, j'ai failli mourir d'une méningite. Je n'allais pas souvent en classe. Quand je n'étais pas sur la barque de mon père, j'aidais les colons dans les vergers ou dans les champs de cannes.

De 18 à 25 ans, j'ai vécu avec Clairmone Clain, dans une case en tôle, sans eau ni électricité. J'ai fait un peu tous les métiers pour nourrir nos cinq enfants.

Un samedi, je bois quelques verres avec des copains : on venait d'être payés. J'arrive à la maison. Clairmone me réclame l'argent de ma semaine. Plus de riz, plus de grain, plus de lait. Elle crie. Le rhum me fait perdre la tête. Les enfants effrayés se cramponnent à leur mère. Mes yeux se posent sur la hache. Je la saisis et les menace. Clairmone veut me désarmer. Je lève le bras et frappe...

On me dira plus tard que mon dernier-né est mort. Trois ans de prison.

A ma sortie, je ne veux plus revoir ma femme ni mes enfants. Marcienne Moulure accepte de vivre avec moi, à la Découverte Ste-Marie. Elle est cantinière... On refuse de m'employer : je sors de taule... Disputes, querelles, bagarres. « Paresseux, fainéant, cagnard ». Pourtant, je frappe à toutes les portes. J'accepterais n'importe quoi. Ses reproches me rappellent ceux de Clairmone. Ma mère, déjà, et mes sœurs me méprisaient. Un soir, Marcienne me chasse. Où aller ? Je me souviens d'une maison abandonnée sur la route de Bois-Court. Je vais y passer la nuit. Je ne dors pas. Je me vengerai...

Ma mère m'avait parlé du manguier magique : cet arbre du « Chemin Tabur », qu'un cyclone avait penché. On y avait trouvé un pendu. Des jeteuses de sorts y plantaient des aiguilles. La nuit, on évitait ce lieu.

Le lendemain soir, avant de regagner mon abri, je m'arrête près du manguier. Comment savoir les rites, les mots, les gestes ? A ce moment, j'aperçois Marcienne Moulure, au bout du chemin. Vient-elle me jeter un sort ? Bientôt, nous sommes l'un près de l'autre. « Fainéant, cagnard, restant de geôle ». Mon silence l'exaspère. Elle se précipite sur moi. Me frappe... Nous sommes sous le manguier.

Je me protège d'un bras. De l'autre, j'essaie de l'atteindre. Elle me gifle, me griffe, m'invective. D'un coup de poing, je la fais tomber Aide du manguier ? Je me sens plus fort. Je la roue de coups de pieds, de coups de poings. Elle ne crie même plus. Je la traîne derrière le manguier.

Je regagne la vieille maison.

Dans la nuit, un cauchemar me réveille : une femme couverte de sang me suppliait de l'emmener chez un sorcier. Lui, la guérirait...

Je me lève. Je marche vers le «Chemin Tabur»... Marcienne ne bouge plus. Les mauvais esprits l'ont peut-être tuée. Faire disparaître le corps ? L'abandonner ? Je crois entendre des pas...

Sur mon épaule, Marcienne me paraît lourde. Le rêve. Mon enfant mort. Les sorcières. Ses brimades. La prison... Me voilà au bord de la ravine.

Ils vont croire au suicide ? A l'accident ? ...

Ce soir, j'ai rendez-vous avec Antoinette. Elle vit à la Chatoire dans une petite case.

Un samedi soir, j'avais bu quelques verres de rhum et commençais à chanceler. Le Chinois m'avait jeté dehors. J'étais là, affalé contre la boutique. Je pleurais sur moi : ma mère et ses remontrances. Les rebuffades des filles. La méchanceté des gens...

Une femme est passée, m'a vu, s'est approchée, m'a emmené. C'était trop beau.

Je me suis réveillé chez elle. Il faisait jour. Elle a préparé à manger. Antoinette. Elle avait tout compris.

Je suis revenu souvent. Je voyais bien qu'elle n'avait pas d'emploi et me demandais d'où venait son argent. Elle était toujours bien habillée. Sa case était confortable. Plusieurs fois, arrivant à l'improviste, j'avais rencontré des hommes. Des cousins, m'avait-elle dit.

Elle m'aime bien. Chaque jour, je me sens devenir un autre. Je n'ai plus peur des cris de ma mère. Je me suis fait inscrire au bureau de la main-d'œuvre. Je voudrais qu'Antoinette soit fière de moi...

Ce soir, j'ai rendez-vous avec Antoinette. J'arrive. Elle me demande de revenir plus tard. Je m'éloigne, me cache. Quelques minutes après, une voiture s'arrête. Un homme en descend, ouvre le coffre. Il décharge des cartons et les porte dans la maison. Je les entends discuter. Antoinette a l'air fâchée.

— Maintenant que tu as un pigeon... Les flics lui mettront tout sur le dos... Mais il est trop niais pour se défendre... D'accord pour demain soir à 8 heures...

Je commence à comprendre. Ils se servent de moi.

Aussitôt la voiture partie, je vais frapper chez Antoinette. Les cartons sont entassés dans un coin. Je lui demande ce que c'est. Réponse évasive.

— Ce ne serait pas des trucs volés ?

— Tu es bête.

— Dis tout de suite que je suis un pigeon.

— Qu'est-ce qui te prend ? ... Ah ! je vois. Tu écoutes aux portes...

Je suis démasqué. Je sors en courant. Je vais chez ma mère et me couche.

Le lendemain matin, seul dans la maison, je réfléchis : il ne faut pas qu'il détruise notre bonheur. Je comprends maintenant qui lui donne l'argent. S'il n'est plus là... Mais moi, je vais travailler. C'est bien ça, sa case sert de planque. Je ne me laisserai pas duper plus longtemps... Mon beau-père a un fusil. Je cherche et finis par trouver l'arme derrière le buffet, avec la boîte de cartouches.

J'attends la nuit. Je prends le fusil, regagne ma cachette de la veille. Je le chasserai...

J'entends le bruit d'un moteur. C'est lui ! Antoinette est sur le pas de la porte. Claquement du coffre. Ils sont tous les deux dans le rectangle de lumière. Je me précipite vers eux. Il m'entend, se jette sur moi. Le coup part. Un cri. Antoinette s'écroule.

Le corps présente cinq plaies apparentes provoquées par un objet tranchant. Une plaie au menton, une à la hauteur de la clavicule gauche, une à la hauteur du nombril, une sur la face antérieure de la cuisse gauche et une à la fesse droite. L'autopsie a conclu que le décès était dû à un important hémithorax et à un hémopéricarde par plaie de la crosse de l'aorte et de la veine sous-clavière gauche, consécutive à la plaie pénétrante de la face antérieure de l'épaule gauche.

La lame ayant provoqué le coup mortel a parcouru, de l'orifice d'entrée à la lésion, un trajet de 6,5 cm.

Thérésien Sanspoil : l'analyse du sang révèle une teneur en alcool de 3,45 g pour mille.

Renette Sanspoil : l'analyse du sang révèle une teneur en alcool de 2,33 g pour mille.

Dumas 32, manche noir, lame de 6,8 cm.

Samedi 1^{er} Novembre 1975. 17 heures.

A Bourbier-les-Bas, entre la Rivière des Roches et la Rivière des Marsouins : une case en tôle, une cour. Un chien jaune somnole. Quelques volailles : poules rousses, noires, poussiéreuses, pintades majestueuses dans leurs cuirasses grises et deux oies qui avertissent d'on ne sait quel danger.

Un pied de jacque aux fruits énormes, blottis contre l'écorce grise. La tache violette d'un bougainvillier.

Une barre à mine coince la porte de la case. Un peu de sang sèche sur le seuil. Silence. 17 heures. Le chien abruti de chaleur...

Sur le corps de Renette Sanspoil on n'a relevé qu'un seul coup mortel.

Mon nom est Raoul Martel, aîné de onze enfants qui ne sont pas du même père que moi. Pourquoi ma mère a-t-elle quitté mon père, ce géant, ce champion ? Pourquoi l'a-t-on mis en prison ? L'autre, Jude Engayen, est malingre, chétif. Les petits lui ressemblent. Mon père l'aurait écrasé d'un coup de poing. Moi-même, si je voulais... Ils me font sentir que je suis différent. Ils se moquent de moi. C'est moi qui dois m'occuper des animaux : nettoyer le parc à cochons, garder les cabris. Avec toutes ces corvées, je n'ai pas pu aller à l'école.

A 13 ans, ma mère me place comme commis. Elle me réclame ma première paye. Je refuse de la lui donner. Elle me gifle. Je la mords jusqu'au sang et me sauve. Je rentre au petit jour. Engayen m'attend. Il me roue de coups. Je n'oublierai pas. Je rêve d'être comme mon père.

En cachette, je m'exerce. Je soulève des galets de plus en plus lourds. Je bourre de coups de poings un goni plein de sable. Je tue des oiseaux au lance-pierres. J'assomme des cabris. Je lutte avec des garçons plus forts que moi. On commence à me connaître. J'économise pour m'acheter une mobylette... Quand j'arrive au bal le samedi soir, on fait cercle autour de moi. Les filles me regardent. Je sens qu'on m'envie.

A la maison, tout a changé. Ils me respectent tous. Il y a bien Yvrin qui me tient tête quelquefois. Mais il suffit que je l'empoigne pour qu'il demande grâce. Un jour, je le surprends près de ma mobylette : il allait crever les pneus. D'un bond, je suis sur lui. Il lâche le clou. Je le ramasse et le lui plante dans la main. Ils me craignent tellement que pas un n'osera me dénoncer. Je n'y pense plus.

Mais Yvrin veut se venger : je surprends la haine dans son regard. Je me moque bien de sa rancune.

Au mariage de Théophile Dijoux, je dansais avec Dorline quand j'ai vu Yvrin arriver. Sheila chantait «Avant de mourir». Il se faufile jusqu'à nous.

— Dis donc, Dorline, t'as pas honte de danser avec ce fils de taulard ?

Des couples s'immobilisent. Mon père ! Je sors mon couteau à cran d'arrêt. Elvis Presley a remplacé Sheila. Yvrin veut s'enfuir. Il y a trop de monde. La foule se resserre. Cris de femmes. Exclamations. On essaie de me ceinturer. D'un coup de reins, je me dégage. Mon père ! Elvis hurle. Et pourtant, il y a comme un silence. Mon père !

Il s'écroule...

A l'autopsie, on a constaté que le corps présentait une importante brûlure du troisième degré sur la face, les deux oreilles, la face interne des bras et des avant-bras, l'omoplate gauche, la face antérieure du tronc, les faces antérieures et internes des deux cuisses.

A la Rivière St-Louis, sur la route de Cilaos : une case en bois. Les planches superposées sont peintes en jaune. Le violet des bougainvilliers et celui des liserons heurtent ce jaune. Les cannas rouges et oranges veinés de rouge, d'un rouge de braise, rouge encore pour les hibiscus, rouge pitaclé de pourpre et de violette pour les vieux garçons, rouge des poinsettias. Pour enclore ces rouges, un ruissellement de lianes-coral s'enchevêtre autour d'un grillage. Capucines, aigrettes, œillets-malbars... Brandons, torches, flambeaux.

Albert Asson : 38 ans. 1m80. 95 kgs tout en muscles. Excité, violent, furibond, vicieux... N'a jamais travaillé. Vit chez Fernande Fagot.

Fernande Fagot : 38 ans. Autrefois désirable. Rousse aux yeux bleus. Bien en chair. Elle porte une robe à larges fleurs rose-tyrien sur fond vert-pomme, - tissu synthétique moulant -. Elle est chaussée de sabots en plastique vert. Les semelles compensées font saillir ses mollets. Cette toilette assortie d'un collier de pacotille, de quelques bracelets, de bagues et d'un parfum vulgaire, a, en son temps, charmé Albert Asson. Sa tignasse orange lui cache le front et les oreilles. Elle est trop fardée.

Samedi 14 Décembre 1974. 8h30.

Un jerrycan d'essence. Il suffira de la baïllonner, de la ficeler sur une chaise... Craquer une allumette...

«M... Où est-ce que je vais habiter maintenant ? »

Expédit. 19 ans. Je n'ai jamais été à l'école. Je passe mon temps à jouer à la toupie chinoise, à faire des paris sur les combats de coqs - je m'en suis acheté un -, à discuter à la boutique du coin. Quand je n'ai plus d'argent, je travaille une journée ou deux aux champs : je coupe des cannes, plante du maïs, arrache du manioc ou des pistaches.

On me dit querelleur, coléreux et même violent. Personne ne m'aime à la maison. Ma mère et mes sœurs se moquent tant de moi que je les ai corrigées quelques fois.

Un samedi soir, au «bal la poussière», je fais la connaissance de Yolande Blard. Elle n'était pas heureuse, elle non plus. Elle m'a parlé de sa vie. Hervé venait de la laisser tomber. Elle voulait se venger. Elle m'a demandé de l'aider.

Que faire ? Mon copain Ali pourrait nous conseiller. Avec ses crapauds, ses coqs noirs, ses chiens jaunes. Il a des poudres et des liquides dans des fioles. Des poupées hérissées d'épingles. Des livres, des jeux de cartes, des gri-gri... J'ai parlé à Yolande des fumées, des odeurs, des tisanes, des bouillons...

Nous allons voir le chaman. Il se recueille. Pose quelques questions. Exige de l'argent, du sang humain et des cigarettes. Où trouver l'argent ? Je vais voir Armand Moutouvirin, ayant déjà travaillé pour lui. Il m'embauche : je dois nettoyer son parc à cochons. Je fais ça pour elle. Le soir, je me rends chez Moutouvirin. Je lui réclame mon salaire. Il répond qu'il n'a pas de monnaie. Je dois revenir le lendemain...

Je vais retrouver Yolande Blard. Elle me remercie déjà... Et le sang ? Nous saignerons un des cochons de Moutouvirin.

Le lendemain matin, je suis à nouveau chez Moutouvirin. Il me paie beaucoup moins que d'habitude. Je proteste. Il m'insulte. Je reste calme et m'en vais.

La nuit, je reviens avec un grand couteau. Au moins, j'aurai le sang du cochon... J'entre dans le parc. Je pique un cochon derrière l'oreille. Le sang gicle. Je le recueille dans la «moque» que j'ai apportée. Tous les cochons se mettent à hurler. Je suis assourdi. J'ai les mains poisseuses de sang...

Tout à coup, je suis aveuglé : le rond trop blanc d'une lampe-torche me fait cligner des yeux. La silhouette d'Armand Moutouvirin. Je lâche la « moque » de sang... Cris des cochons. Injures de l'autre... Je glisse sur le sol visqueux. Il se précipite sur moi. Je n'ai pas lâché mon couteau. Je parviens à me redresser et lui fais face. Il me menace, me demande ce que je fais là. Encore une fois, je lui réclame mon salaire. Il m'apparaît immense. Il brandit sa torche. J'ai peur. Je veux fuir. Mais il bloque l'ouverture... Les cochons hurlent de plus belle. Je revois Yolande Blard. Je revois Ali. L'argent. Le sang. Elle m'attend... Je me jette sur Moutouvirin avec le couteau. Sa torche tombe. Le sang gicle. Recueillir ce sang ? ...

L'homme est encore agité de soubresauts. Le cochon blessé tente de se relever. Le Malbar est piétiné. Je suis couvert de sang. Et Ali qui va me réclamer l'argent..

Sur le cadavre on a relevé plusieurs blessures. D'abord une large plaie au niveau du cœur. L'autopsie a permis de constater l'extrême violence du coup porté avec le couteau. Les experts ont déclaré que l'arme une fois enfoncée dans le thorax avait dû être manipulée de façon à élargir les lésions.

On a relevé d'autres blessures au poignet gauche, au mamelon droit et au cou.

La lame a traversé le thorax et s'est arrêtée contre les vertèbres. Son trajet a été horizontal.

Il y a une certaine forme de continuité entre la blessure du poignet gauche et celle du thorax : la victime a dû tendre le bras pour essayer de parer les coups.

« Au Bouffetang », à Terre-Sainte : bar tenu par un Chinois.

De l'autre côté de la rue, des caoutchoucs aux racines estropiées : on les sectionne pour les empêcher de s'étirer et de pendre sur la chaussée. Leurs membres atrophiés se mêlent, composant des nids compacts.

Les tables où les pêcheurs disposent thons, vivaneaux, pêche-cavales, rougettes, ne sont que des planches posées sur des tréteaux. Violine, gris métallique, couleur safran, vert électrique, capucine, bleu pitaclé de blanc, rouge-poinsettia. Des légions de mouches font vibrer l'air de leurs rondes continuelles. Cris des pêcheurs. Piaillements d'oiseaux invisibles.

Assis sur la murette, cinq hommes jouent à la toupie chinoise : le bol retourné, le carton, l'argent, leur regard comme hypnotisé.

Pêle-mêle : les odeurs de poisson, de piment, de marée, de déchet, de croupi, de lessive.

Trois marches de ciment. Les vantaux où le vernis s'écaille. Sur des planches, des bouteilles, toutes les mêmes, poussiéreuses, rangées les unes à côté des autres. « Au Bouffetang », on boit jusqu'à ce que Diodon Tang, dit Porc-Epic, vous chasse.

Sur le comptoir, un couteau. Sur le linoléum, étalé, Philidor Mussard. Le sang stagne. La brèche est énorme...

Assis sur la murette, cinq hommes jouent à la toupie chinoise.

L'autopsie permet de constater différentes plaies dans les régions pariétale et occipitale. Il y a eu section des muscles cervicaux latéraux et des muscles de la nuque. L'une des plaies mesure 11 cm. Une autre, profonde de 4 à 5 cm, a entraîné une hémorragie importante. Deux vertèbres cervicales ont été broyées, l'os frontal enfoncé.

Le sabre à cannes : manche en bois de 15 cm de long. 3 rivets. Lame en acier trempé de 30 cm. « Deux machettes croisées - fabriqué en Allemagne ». La lame étroite près du manche, va en s'élargissant. Le fil présente à une extrémité une partie convexe par rapport à la partie non tranchante.

Albert Zoson : 29 ans. Sa mère a dû être amputée d'un bras à la suite de coups qu'il lui avait portés. A fait plusieurs séjours en prison, soit à cause de bagarres entre ivrognes, ou d'attentats à la pudeur, ou à la suite de délits divers tels que maraudages, escroqueries et rapines, tapage sur la voie publique, insultes à agents, etc...

Louis Moutaya : 53 ans. Marié. Une fille de 18 ans. A été successivement journalier agricole, apprenti-maçon, employé dans une entreprise de travaux publics. Après un ulcère à l'estomac, il ne boit plus. Très économe, jusqu'à l'avarice, il ne dépense presque rien. Bien qu'il reçoive un salaire décent, son train de vie est celui d'un crève-la-faim.

Rosalinde Moutaya : fille de Louis Moutaya. Grêle et l'air effarouchée. Elevée dans l'ombre d'un père autoritaire et d'une mère soumise, elle tente d'échapper à cette tyrannie.

Saint-Louis. Rue Léonus Bénard. Une petite maison blanche. De plain-pied avec la cour clôturée d'un grillage aux mailles étriquées. La terre est recouverte d'une chape de ciment. Pas une herbe. Pas une fleur. Pas un arbre. Sur la barrière, une plaque émaillée rouge : « chien méchant ». Sur la boîte aux lettres, on peut lire : « Louis Moutaya ». Le facteur s'arrête-t-il quelquefois ?

Rosalinde a rencontré Zoson. Elle allait laver le linge. Chaque jour, il la suivait, lui offrait des babioles. Elle a été émerveillée.

Elle avait confiance. Elle lui a raconté sa vie de servilité. Fuir cette prison... Elle l'a supplié de la cacher. Il connaît une case abandonnée. Ils s'enferment pendant quatre jours et trois nuits.

Moutaya cherche sa fille, ameute la gendarmerie, parle de rançon; s'embrouille, crie à qui veut l'entendre qu'il n'a pas un sou, accuse sa femme de complicité. Il ne se sépare plus de son sabre à cannes.

Dans la case, les provisions s'épuisent. Il faut sortir.

Moutaya rôde.

Rosalinde a peur de rester seule. La quatrième nuit, ils émergent de leur cachette.

Quand Zoson voit Moutaya, il est trop tard...

C'était sous le grand flamboyant tout près du garage.

Le rapport d'autopsie a révélé que la mort était dûe à une plaie du thorax, par coup de couteau dans la région dorsale. Le poumon droit a été perforé, provoquant une hémorragie interne.

Gros Patate. 24 ans. 1m60. 85 kgs. Sa tournure rappelle la pastèque. Sa démarche est celle du jars. Complexé par sa dégaine. Craintif, embarrassé de sa personne. Il appréhende le bruit et le silence, la foule et la solitude, le travail et l'absence de travail. Il vit chez sa mère qui le gave de friandises, prévient le moindre de ses désirs, le couve, le pourrit.

Talipot. 25 ans. 1m80. 100 kgs. Son surnom lui vient de sa silhouette énorme. Il a une réputation de bravache, de vantard et de provocateur. Fier de ses muscles, il se targue d'être le plus fort de la Réunion, ayant plusieurs fois été élu «Monsieur Muscle». Il terrorise ceux qui l'approchent de sa démarche prétentieuse. Bien calé sur sa 750 cm³ vrombissante, il traverse les ruelles de la Ravine des Cabris et les fait retentir de son vacarme.

A la Ravine des Cabris : une case en tôle, chemin du Moulin à Café. Ni eau ni électricité. Trois pièces au sol recouvert de linoléum rouge. Sur la tôle, on a collé des pages de catalogues, dans n'importe quel sens : «... toiles murales, heure électronique, bon maintien et prix imbattables, coucher scandinave, lapin véritable...» Les meubles en formica, énormes, obstruent les ouvertures : armoire à glace, lit recouvert de polyamide matelassé grenat et or, guéridon - napperon brodé - vase à volutes - roses en plastic.

Vers 21 heures. Assis sur le lit, Talipot et Jean-René, frère de Gros Patate, bavardent. Talipot est venu rendre à Gros Patate 50 francs qu'il lui devait. Il raconte à Jean-René la dispute de l'après-midi :

— J'avais bu. Je m'amusais à l'exciter, cherchant ce qui pourrait le faire enrager : gros lard ! Poule mouillée ! Capon ! Il a pris la fuite, le trouillard ! Je l'ai rattrapé avec ma moto. De loin, je l'ai vu se réfugier dans les cannes... «Tu t'enfuis comme un voleur...

— C'est toi qui me dois 50 francs.», m'a-t-il bredouillé.

Talipot parle, parle, ne laissant pas à Jean-René le temps de placer un mot. Sur le guéridon, la bougie se reflète dans la glace de l'armoire.

Gros Patate est là, dans l'ombre. Il entend tout. Ses grosses mains sont toutes moites. Des tremblements bouleversent ses 85 kgs de graisse. La sueur coule sur ses bajoues. Et ce colosse qui le tourmente, le persécute...

Un couteau. Gros Patate s'approche de ce dos gigantesque. Il rassemble tout son courage, plonge son arme, l'arrache et disparaît.

Une tige de fer fileté. 55 cm de long, 14 mm de diamètre. Un boulon à l'une de ses extrémités. Traces de rouille. Provenance : dépôt d'ordures jouxtant le Bras de Cilaos et sis à 100 m environ de l'Ilet Rond.

Dimanche 25 Janvier 1976. Jour de la Conversion de St-Paul.

Arginthe Leveneur. 41 ans. Invalide à la suite d'un accident : jambe droite atrophiée, colonne vertébrale déviée, sourd à 45 %. Charpentier. Gros travailleur malgré sa santé fragile. Renfermé, secret, peu sociable. Marié à Paulette Gildas. Il a 14 ans de plus qu'elle.

Paulette. Cheveux noirs, mi-longs. Yeux bleus. «Miss Letchi». à 18 ans. Elle a rencontré Arginthe alors qu'il travaillait comme associé de son père. Il était veuf, père de quatre enfants. Mais M. Gildas, considérant la maison cossue, la fortune, les terres et le bétail de Leveneur, a su convaincre sa fille unique. Pour les enfants de son mari, elle est comme une sœur et pour lui, un peu comme une fille.

Josemont Dijoux. 53 ans, paraissant dix de moins. 1m86. 90 kgs. Sportif, fringant, belle prestance. Il n'a jamais voulu se marier. Les filles, jeunes et jolies, se laissent facilement flatter par ce quin-quagénaire à la démarche allègre. Il sait les amadouer... même si elles sont mariées.

Les deux maisons, presque jumelles, ont été construites par l'entreprise Gildas-Leveneur. Béton. crépi blanc. Volets de bois peint en vert acide. Fenêtre à nacos. Une varangue au sol de béton rouge. Des fauteuils de rotin. Un vase en cuivre sur un guéridon. Dans les deux jardins, roses, œillets, hibiscus et crotons multicolores s'ordonnent autour de parterres de gazon. Une haie de filaos taillés les sépare de la route.

Non loin de là, après un embranchement avec un chemin de terre, le dépôt d'ordures. Chamarré, bigarré, empanaché de fumées bleues, éclatant de couleurs tantôt criardes, tantôt éteintes par le soleil : jaune électrique, rouge agressif, ocre, brun, roux, une infinie variété de gris. Soudain, le clinquant d'une boîte de conserves, des éclats de verre brisé. Cartons à demi-calcinés, tôles rouillées.

Teintes affadies. Coloris pâles et délavés. Encore imposants, des carcasses de camions, des squelettes de machines trônant parmi les gravats. Cacophonie de décombres. Fracas de débris. Tintamarre. Senteurs malsaines du plastic brûlé, du caoutchouc, du celluloïd. Parfums sordides de pourriture, de croupi, de matières en décomposition. Emanant de cet amalgame, la fumée, d'un bleu diaphane, fait de la putréfaction une transmutation, déguise la rouille en or, l'aluminium en argent.

Tige de fer fileté provenant de cette lie de la civilisation... Embranchement avec un petit chemin.

Sur le filetage : du sang. Bribes de chair collées au boulon... Matières en décomposition. Encore imposante, la carcasse de Dijoux.

Leveneur a cru aux ragots qui le déshonoraient : Dijoux aurait séduit Paulette. Dijoux l'aurait dupée, mystifiée. Dijoux, cette brute ! Il pourrait être son père ! La pauvre enfant, innocente victime de ce vieux satyre...

Paralysie des membres supérieurs s'étendant progressivement aux membres inférieurs. Paralysie due à une compression de la moelle cervicale par un hématome qui s'est développé dans le canal médullaire. La quadriplégie a entraîné la formation d'escarres, provoquant un état de septicémie par surinfection des plaies qui étaient couvertes de fourmis et de vers quand on a trouvé la victime.

Pare-chocs armé d'une bande de protection en caoutchouc. Rectangle noir à chiffres et lettres argentés. Calandre à fines baguettes chromées encastrant quatre phares à iode. Pneus à double ceinture d'acier, épaulement arrondi et large bande de roulement. Née en Octobre 1976, à Turin (Italie). 11 CV fiscaux.

Dans la nuit du Dimanche 2 au Lundi 3 Janvier 1977.

Route à quatre voies St-Pierre-Tampon. Au niveau de Condé. Les épis bleus des queues de rats, les feuilles rêches et les corolles des hérissons rouges, les tiges ramifiées des herbes d'Inde recouvrent le talus de leurs légères inflorescences. Leurs racines se prolongent jusque dans le petit fossé. Elles ne sont retenues que par la couche de goudron gravillonné de l'accotement. Une ligne blanche sépare ce dernier de la chaussée. Rugueuse, d'un noir granuleux, comme élimé, râpée par les pneus, elle s'étale et se bombe légèrement, hostile, zébrée de machines vrombissantes et lumineuses. Gouffre infranchissable, abîme de fracas et de ténèbres, serpent soudain illuminé, torrent.

Fantôme opaque seulement trahi par un carré de lumière bizarrement posé : la tour des azalées.

Pas de lune. Mais, criblant le ciel, tantôt agglutinées, tantôt es-seulées, ou disposées en constellations, les étoiles. Des millions d'étoiles.

Je m'appelais Sans-nom. J'avais 3 ans. Ni maître, ni contrainte. Mon poil était noir et feu. Mes canines acérées...